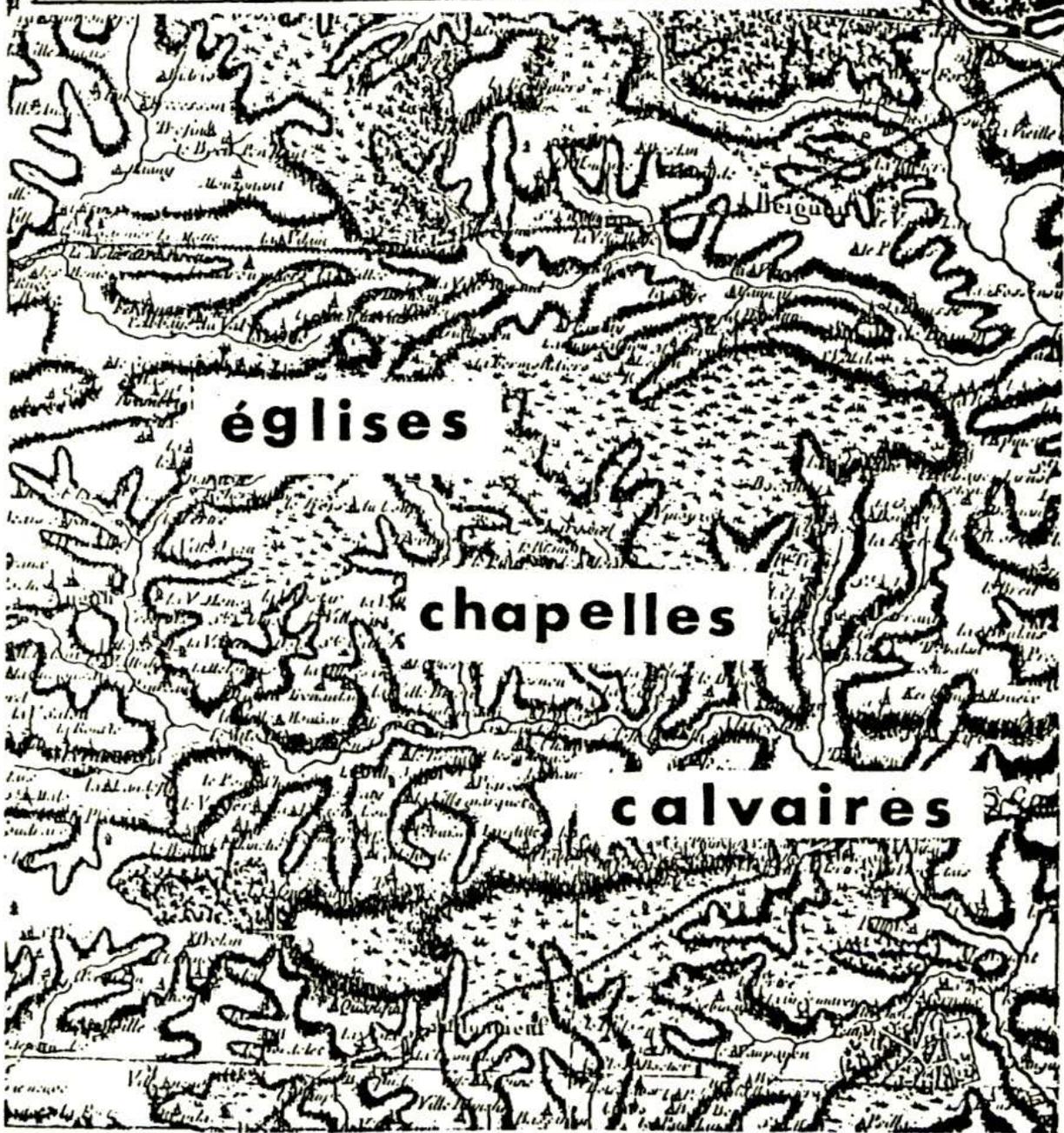




Pierre BRIDIER

PAYS DE BEIGNON



églises

chapelles

calvaires

ANCIEN FIEF  
des EVEQUES de St MALO

**le pays de BEIGNON**  
**témo in de l'histoire**

## SOMMAIRE

- Quelques explications préliminaires	1
- Les églises	2
- Les chapelles	16
- Les croix et calvaires	25

-----

### Cartes postales :

- Chapelle St-Méen
- Le théâtre d'Alise-Ste-Reine
- Plat de communion (I<sup>Ve</sup> s.) Alise-Ste-Reine

-----

### Dessins de Paulette Colin

- Croix du Plessis
- Croix des Peirières
- Portail de l'église de St-Malo de Beignon

-----

- Ancienne église de Beignon (d'après un dessin ancien)

### Cliché Inventaire Général de Bretagne :

- La chapelle Ste-Reine
- Les sablières et le lanterneau de l'église de Beignon

QUELQUES EXPLICATIONS  
PRELIMINAIRES

Cette modeste étude sur les monuments religieux du pays de Beignon est extraite d'une recherche beaucoup plus importante sur l'histoire de ce pays qui ne sera probablement jamais publiée.

La carte qui sert de couverture a été dressée sous la direction de Cassini, célèbre géographe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il a réalisé ainsi un relevé de toute la France. On peut se procurer un exemplaire complet de ces documents à l'Institut Géographique National (I.G.N.) à Paris.

Il n'est généralement pas d'usage, en Bretagne d'employer le terme de "pays" quand il s'agit seulement de deux communes. Il serait plus conforme à l'usage de dire que Beignon est situé dans le pays de Guer; mais l'histoire du "pays de Beignon" est un peu particulière. Il s'agit d'un territoire bien précis cédé en 869 au roi Salomon de Bretagne par la princesse Roïandrecht, veuve, descendante de Saint Judicaël. Elle avait "adopté" Salomon, selon l'usage de l'époque en échange de sa protection pour elle-même et sa fille. Avant sa mort tragique en 874, Salomon donna Beignon aux évêques de Saint-Malo qui en sont restés seigneurs, avec droit de haute et basse justice jusqu'à la révolution de 1789. Ils y ont fait construire une résidence secondaire, point de départ de la commune de St-Malo de Beignon. Les deux communes forment donc bien un ensemble très particulier. On peut même dire que les évêques de "Rennes, Dol et St-Malo" ont, de ce fait, droit au titre de Baron de Beignon, qui était celui des anciens évêques.

## LES EGLISES

Les monuments religieux existant ou ayant existé sur les communes de Beignon et Saint-Malo de Beignon témoignent de l'ancienne importance du pays.

Aujourd'hui, il ne reste plus que les églises paroissiales mais, dans un passé récent, il y avait trois chapelles sur le seul territoire de Beignon et une sur St-Malo de Beignon. L'autorité militaire les a rasées toutes les quatre.

Visitons d'abord notre belle église paroissiale de Beignon. Elle mérite tous les égards. Deux municipalités successives ont fait décaper les murs extérieurs que l'on avait malencontreusement recouverts d'un crépi neutre et sans âme. Cette restauration rend vraiment à ce monument sa splendeur de jadis et nous permet de reconstituer quelques images de l'ancienne paroisse. Sur le côté sud de l'église, sous la fenêtre qui se trouve au fond du transept, on voit nettement une grande ouverture qui a été murée. Si l'on examine une gravure représentant l'église du côté ouest, où se trouve maintenant l'entrée principale, nous remarquons qu'avant 1870, il y avait seulement une petite porte et un escalier rudimentaire pour accéder au cimetière; il devait être difficile de franchir cette porte, avec une croix et bannières pour les processions, avec un cercueil pour les obsèques. L'entrée principale se trouvait donc très certainement au sud, au milieu du cimetière, dans cette partie murée. L'accès était plus facile.

Dans beaucoup d'églises de Bretagne, l'entrée principale se trouve sur le côté, par exemple à St-Léry, à Tréhorenteuc. Cette entrée était généralement précédée d'un vaste porche, dont les côtés étaient garnis de sièges de pierre, souvent ornés de statues des saints de Basse Bretagne. Ce genre de porche était très fréquent au XV<sup>e</sup> siècle, époque de reconstruction de notre église. Sous ce porche, en union avec les anciens dont les tombes

toutesproches maintenaient le souvenir, se réunissait le "général" (conseil municipal de la paroisse), sous la présidence du Recteur après la grand' messe. A partir du règne de Louis XIV, ces réunions eurent lieu dans la sacristie, jusqu'à la révolution. (Voir "art breton" de Henri Waquet, p. 106). La reconstitution d'une telle entrée compléterait harmonieusement la silhouette de notre église; ce serait seulement un problème de finances et de conseillers compétents et spécialisés en archéologie. Qui sait si un mécène ne pourrait pas prendre en charge des travaux de cette importance ?

Le clocher actuel est récent. Il ne manque pas d'élégance, mais il est vraiment dommage que l'on n'ait pas conservé l'ancienne construction plus rustique, mais qui cadrerait mieux avec le style et l'architecture de la région. Cette "tour" comme on disait à l'époque est donc une erreur regrettable qui a coûté très cher, trente ans de procès contre les architectes et la vie à un ouvrier tombé du clocher. Le cahier du Conseil Municipal nous rend exactement du déroulement des travaux. La toiture de l'église a été refaite en 1865. Le clocher était délabré. C'est le 8 février 1872 que l'on décide de construire cette tour que nous connaissons aujourd'hui, en finançant les travaux par des ventes de terrains communaux. Le devis s'élevait à 30 000 francs, maximum. Le 2 mai 1875, la tour était construite. Elle sera surmontée d'un paratonnerre, mais le 12 novembre 1876, on demande la finition du clocher. Le cahier des charges a disparu. Il manque la pièce du dossier. Le 11 février 1877, on constate que la construction est défectueuse et il y a deux ans de retard sur le devis. Ce fut le début d'un long procès. Les travaux durent être recommencés pour malfaçon. Il serait fastidieux de reprendre ici toutes ces contestations avec les architectes. Encore aujourd'hui, on ne peut monter dans le clocher qu'avec beaucoup de prudence.

La décision de déplacer le cimetière a été prise définitivement le 21 mai 1878. Comme en beaucoup d'endroits, il était surélevé, surtout vers l'ouest et, pendant les chaleurs de l'été, il se produisait des suintements nauséabonds et dangereux pour la santé des riverains.

Bien avant la révolution, et pas seulement pour Beignon, des ordres avaient été donnés, par mesure d'hygiène, de déplacer les cimetières surélevés comme le nôtre.

Le symbole des morts qui restent au pied de l'église, au coeur de la cité, a quelque chose de sacré et de profondément émouvant. Il est regrettable de renoncer à cette vénérable coutume, mais il est plus raisonnable de la sacrifier à la bonne santé des habitants. Ce cimetière était d'ailleurs devenu trop petit; il fut très difficile de trouver un autre emplacement. Dans tout le pays de Beignon, le rocher est à fleur de terre. Les dernières inhumations au pied de l'église eurent lieu en 1883 et, en août 1892, la décision fut prise de niveler le terrain pour en faire la place que nous connaissons aujourd'hui.

Entrons maintenant dans l'église. Nous regrettons d'y retrouver encore un affreux crépi sur des pierres superbes. Monseigneur Bécél, descendant d'une vieille famille beignonnaise devint évêque de Vannes après avoir été Précepteur du Prince Impérial, fils de Napoléon III. Arrivé aux honneurs, il reste fidèle à sa patrie d'origine; c'est avec les meilleures intentions du monde qu'il participe à la restauration de l'église de son baptême. Ces initiatives ne furent pas toujours heureuses. Lorsqu'il y a quelques années la chaire qu'il avait fait installer fut retirée et utilisée avec goût pour refaire l'autel conforme à la nouvelle liturgie, cela découvrit, à l'emplacement qu'elle occupait, une magnifique pierre de schiste du pays. Quel dommage d'avoir ainsi collé un affreux cataplasme sur les murs d'origine. Quelle origine ? Assurément la silhouette de l'église, ses vitraux du XVI<sup>e</sup> siècle nous donnent une indication; mais il semble évident que les gros piliers, courts et trapus, de chaque côté de la nef, sont beaucoup plus anciens, peut-être XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle. Là encore le décapage nous apporterait certainement de précieuses indications. On peut penser que l'église primitive était beaucoup moins haute de voûte que maintenant. Le sanctuaire devait être plus sombre, plus intime, comme dans de nombreuses églises de l'ancienne Bretagne. Ce premier édifice à peut-être été incendié par des envahisseurs. En 1483, la ville de Ploërmel a été pillée par l'armée française. On s'est beaucoup battu dans le pays. Nous n'avons à ce jour aucun dossier précis à ce sujet.

séance du 23 vendémiaire l'an 3 de la république française <sup>de</sup> un individu  
 a été dit par le citoyen Durand agent national qu'il étoit urgent de  
 se débarrasser de la croix de Desaut le cloche à l'audu quel porte les armes  
 de la royauté et le signe de superstition et qu'on ne place en ne mettant  
 au sommet de la liberté et un drapeau tricolore au lieu et place de  
 la dit croix pour éviter tout danger qui pourroit en courir  
 je laisse tout à la municipalité à prendre sept oblige en considération  
 de la liberté et a. signé Durand agent national

PHOTOCOPIE DES DELIBERATIONS DU CONSEIL MUNICIPAL

23 VENDEMIARE, AN III  
14 Octobre 1794

Toutefois, l'architecture du XVI<sup>e</sup> siècle donne un ensemble très agréable. Les deux joyaux de cette architecture, ce sont, bien entendu, ses vitraux, connus de tous les spécialistes de l'art religieux en Bretagne. Nous avons bien failli ne jamais les voir. C'est un miracle qu'ils aient survécu à la révolution. Voici, textuellement, avec les fautes d'orthographe, ce qu'écrivait, exceptionnellement de sa main, le citoyen Durand, sur le cahier du Conseil Municipal :

- "a été dit par le citoyen Durand, agent national, qu'il été urgent de fer desandre la croix de desut la cloche attendu quel porte les armes de la rofoté et le signe de la superstition et quo ni place en memetent un bonnet de la liberté et un drapot tricolor au lieux et place de la dit croix pour éviter tout danguer qui pourent en courir. Je laisse donc à la Municipalité à prendre sept objet en considération et de lélibérer et a signé :

Durand, agent national."

Ceci se passait le 23 vendémiaire, an III  
(14 octobre 1794)

Dans son livre "La Chouannerie en pays Gallo", Adolphe Orain cite une lettre d'un "agent national" qui écrit : -"La loi révolutionnaire établit un agent national dans chaque commune... Nous avons des communes où il n'y a plus d'officiers municipaux. La loi qui défend la réélection des corps constitués a empêché d'y pourvoir".

Etrange conception de la liberté qui écarte les élus pour les remplacer par des agents nationaux" installés par le gouvernement.

Revenons à Durand; le cahier du Conseil est généralement bien écrit, sans fautes, mais cette fois, c'est l'agent national qui a pris la plume. On a vu ce que cela donne comme monument de bêtise. Mais nous sommes en pleine révolution, spécialiste des volte-face. Nous retrouvons Durand, avec le titre de Maire, le 25 fructidor an X, (12 septembre 1802). Nous apprenons que depuis plus de deux ans l'horloge n'a pas été entretenue. L'église est dans un grand délabrement. En date du 27 germinal, an XI

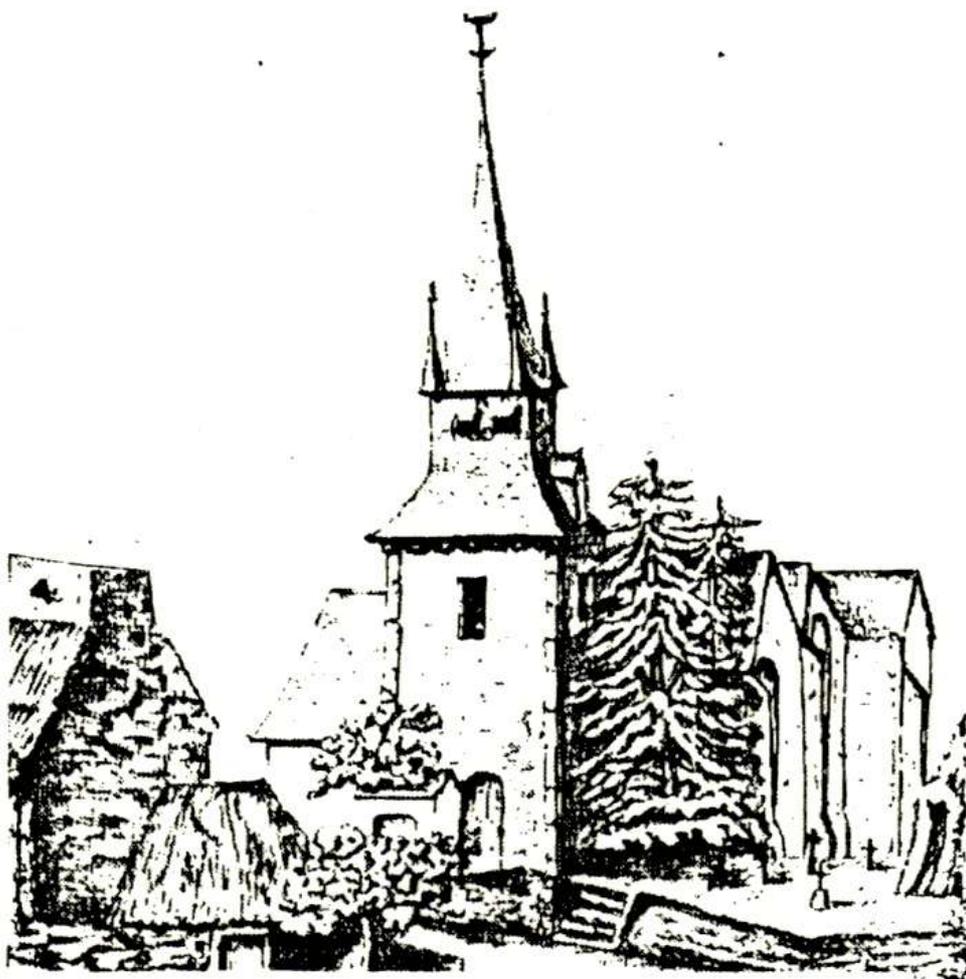
(17 avril 1803) nous lisons : -"L'église fut dégradée et pillée. Les autels, chœurs et boiseries coupés et brûlés... il ne reste que les murs et la couverture en très mauvais état. Le presbytère a servi de caserne. Il est dévasté. En messidor de la même année (juillet), le Maire Durand étudie le problème des réparations de l'église et du presbytère, l'achat des objets de culte et le traitement des prêtres.

Evidemment depuis 1795, Bonaparte avait traîné dans la boue ses amis : (Robespierre); il avait compris que sans l'appui de l'Eglise, il n'avait aucune chance de faire triompher ses folles ambitions. On appelle cela de nos jours retourner sa veste. C'est cela la politique.

Ce fut un véritable crime que cette destruction des boiseries. Voici ce qu'écrivait l'abbé Guillotin de Corson dans son étude : -"Les évêques de St-Malo dans leur baronnie de Beignon" (Revue de Bretagne et de Vendée -1876) :

-"Sous l'épiscopat de François de Bohier, les paroissiens de Beignon reconstruisirent leur église, l'ornèrent de belles sculptures et de magnifiques verrières. La nef fut décorée d'une charpente dont les sablières, les tirants et les poinçons se couvrirent d'un monde de statuettes; les angles mêmes de l'intertransept furent garnis de montants où figurait, entre autres scènes, celle de l'annonciation. Dans ces boiseries fouillées avec tant de soin, on voyait d'abord se dérouler l'histoire de St Pierre le patron de Beignon, et celle de St Paul, puis une foule de personnages apparaissait, tenant entre leurs mains des banderolles couvertes d'inscriptions gothiques. Il ne reste plus de toutes ces curieuses sculptures que quelques sablières consacrées à rappeler aux vivants le souvenir des morts et placées dans le bas côté septentrional de l'édifice. Ces bas reliefs représentent divers squelettes dans plusieurs attitudes et ayant quelques rapports avec les personnages des danses macabres; au-dessous de ces morts sont gravées les inscriptions suivantes qui sont autant d'avertissements donnés aux vivants :

Je crains sans doute  
 La mort qui ne voit goutte  
                   Je fus itel comme toi  
                   Et tu devedras coë moy  
 Je fus semblable à toi  
 Et tu deviendras comme moi



L'Eglise paroissiale de Beignon avant 1872



Les sablières

Des biens que j'amasse  
 Rien n'emport rei q' en chasse  
 Des biens que j'amasse  
 Rien n'emporterai qu'une châsse  
 (cercueil)

Pense Q au mode faict tu as  
 Qr rie du mode tu porteras  
 Pense à ce que tu as fait au Monde  
 Car du monde rien n'emporteras

Enfin une dernière inscription (j'en laisse plusieurs de côté) porte la date de ces singulières sculptures et le nom de leur auteur :

Faict en le mil Vcc par Iseul  
 Michel de la Noë fust thrésorier seul.

Ce fut donc en 1539 qu'Iseul, artiste gothique sculpta ces sablières; un an plus tard furent placées dans l'église de Beignon deux verrières qui font encore de nos jours l'admiration des connaisseurs."

Ces anciennes sculptures des bas côtés sont toujours là, mais si haut qu'on les voit mal. Il faut les regarder avec des jumelles; elles mériteraient d'ailleurs un éclairage discret qui les mettrait en valeur. Il reste, probablement aussi de la même époque une petite lanterne de bois finement ouvragée, au sommet de la voûte. Elle est presque inaccessible. C'est très certainement ce qui l'a sauvée du désastre.

Les travaux de réparation ont été commencés en 1803, à l'époque où le Concordat mettait fin à la chouannerie et, par conséquent, à la persécution religieuse, mais c'est beaucoup plus tard que l'on va s'occuper sérieusement des vitraux. Nous trouvons à ce sujet des renseignements très intéressants dans le "Bulletin de la Société archéologique du Morbihan", année 1859 p. 81. Après l'explication des vitraux, sur laquelle nous reviendrons plus loin, Monsieur Jacquemet écrit : -"Le vitrail de l'est, placé au-dessus du Maître-Autel est solidement attaché et rien ne paraît menacer sa conservation, mais il n'en est pas de même de celui du nord qui, soit par des mouvements dans la maçonnerie, soit par le jeu propre aux panneaux de

verre est susceptible de tomber par terre d'un moment à l'autre. Déjà plus de trente verres manquent et plusieurs panneaux sont plissés par l'affaissement général; l'effondrement n'attend peut-être que la rupture de quelques barres de fer plus ou moins oxydées ou un coup de vent de nord-ouest. La Fabrique et le Conseil Municipal de Beignon se sont depuis longtemps émus de cet état de choses. Monsieur Lemaguet, des Forges de Paimpont, ami éclairé des arts, n'a pas cessé, depuis 1837, d'être auprès de ces conseils électifs la sentinelle vigilante qui avertit du danger présent et à venir. Sur ses instances, un devis a été demandé à Monsieur Echappé, peintre verrier, rue Royale à Nantes, qui s'est engagé à restaurer les 21 panneaux dans le même style que l'ancienne verrière, soit pour le dessin, soit pour la couleur, moyennant le prix de 900 francs. Monsieur Echappé n'offre point assurément les garanties des grands établissements verriers fondés à Clermont, à Metz ou ailleurs, par exemple celui de Monsieur Dideron. Mais l'économie est indispensable, puisqu'on opère avec les ressources de la localité..."

En fait, déjà depuis le 12 novembre 1854 le Conseil Municipal se préoccupait de la réparation du vitrail nord. En 1861, rien n'est encore fait. En 1862, il n'est plus question du vitrail mais du pignon nord de l'église qui met en danger toute la charpente. En 1865, les travaux sont réalisés.

Ce vitrail du côté nord, sauvé de justesse, ressemble très exactement à celui de Ploërmel, côté sud. Les dessins sont exactement les mêmes. L'abbé Yvon Renard, dans une très belle brochure que l'on trouve à l'église de Ploërmel nous dit que cet arbre de Jessé ressemble à celui de l'église de Saint-Mériadec de Stival, signé Jean le Flamand en 1552. Il existe un autre arbre de Jessé du même genre à Férel. Quand on sait que les artistes verriers utilisaient d'église en église le dessin qu'ils avaient composé et le reproduisaient exactement, on peut supposer que l'auteur de notre vitrail, c'était aussi Jean le Flamand.

L'arbre de Jessé, c'est la généalogie du Christ depuis Jessé, père de David (Mt I- 1 à 17)

jusqu'à Jésus. Le vitrail est couronné par un hommage à la Vierge Marie. Ce thème de décoration et d'instruction des fidèles, à une époque où beaucoup de gens ne savaient pas lire, on le rencontre fréquemment, sous différentes formes artistiques, de la miniature au vitrail depuis le Moyen-Age. C'est la forme ancienne de la moderne bande dessinée, accessible à tous.

L'autre vitrail, au-dessus de l'autel, représente la vie de Saint Pierre. Il a été restauré par les soins de Monseigneur Bécél dont on voit les armes au bas du panneau de droite. Toute l'armature de pierre qui le soutient était pourrie. Elle a été entièrement refaite il y a quelques années. On ne peut réellement pas voir que cette dentelle de pierre, exactement semblable à l'ancienne, est toute neuve. C'est du beau travail.

Il est à peu près certain que d'autres vitraux ont été irrémédiablement perdus. Les évêques de Saint-Malo, Baron de Beignon, n'avaient certainement pas lésiné sur la mise en valeur d'une église dont ils étaient propriétaires.

Malgré tous ces malheurs, il nous reste une belle oeuvre qui mérite largement de gros sacrifices financiers pour sa restauration intérieure. Grosses dépenses, certes, mais la notoriété, à notre époque où l'on découvre de plus en plus la valeur du passé, ne compenserait-elle pas, à plus ou moins brève échéance, les sacrifices financiers qu'il faudrait accepter ?

Les boiseries sculptées qui constituent l'autel actuel proviennent de la chaire. C'est une heureuse utilisation de ces statues qui, sans être très anciennes, n'en ont pas moins une valeur certaine. Quant aux boiseries qui entourent le choeur, elles ressortiraient beaucoup mieux sur un fond de pierres apparentes.

L'église de Saint-Malo de Beignon fut pendant plusieurs siècles la chapelle des évêques. Il semble qu'elle ait été diminuée de trois mètres à l'ouest au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais les murs de base datent du XII<sup>e</sup> siècle. Comme à Beignon ces dernières années, le mur crépi extérieurement et intérieurement nous dissimule peut-être des témoignages précis du passé. Le portail seul, qui doit dater du



Portail s<sup>t</sup> Malo

XIII<sup>e</sup> siècle est très curieux. Il se compose de trois ogives encastrées l'une dans l'autre, comme une table gigogne, sans aucun motif décoratif mais malgré ses petites dimensions, l'ensemble a fière allure. Par la suite de l'érosion, certaines parties tendres de la pierre ont disparu, laissant place à des trous naturels, ce qui lui donne un cachet très particulier.

A l'intérieur, l'autel construit en 1688 par Monseigneur de Guémadeuc est typique de cette époque. Il en existe de nombreux exemples dans la région. Malgré la valeur indiscutable des statues de bois, la ligne générale, qu'on appelle souvent style jésuite, d'inspiration parisienne, n'est pas du meilleur cru. Ces autels, peints en blanc chargés de dorures semblent un peu choquants dans les églises bretonnes parce qu'ils cadrent mal avec les structures traditionnelles. Cela jure avec la sobriété des lignes et l'élégante rudesse de la pierre d'origine. On ne peut s'empêcher de penser qu'il y a là une regrettable intrusion dans le style breton.

L'autel de St-Malo de Beignon est surmonté d'une très belle Vierge avec l'Enfant Jésus. La ligne élancée et le hanchement de la mère qui porte son enfant sur le bras gauche, est très gracieuse sans mièvrerie.

A droite et à gauche de l'autel se dressent deux statues de grande taille. D'un côté, Saint Malo, premier évêque du diocèse, né en 487 au pays de Gallès, mort en 565, qui n'a certainement pas connu St-Malo de Beignon, puisqu'il est mort plus de trois siècles avant la donation du roi Salomon. Il est tout à fait logique que les évêques s'installant au pays de Beignon, l'aient choisi comme patron.

L'autre statue pose, à première vue, une énigme, celle de St-Vincent, second patron de la paroisse. Il ne peut s'agir de Saint Vincent Ferrier qui évangélisa le Vannetais. En effet, notre St-Vincent représente un martyr parce qu'il tient une palme et c'est un diacre, parce qu'il est revêtu de la dalmatique. Or, Saint Vincent Ferrier était prêtre et n'a pas été martyr. Cependant tout s'explique

quand on se souvient que Monseigneur Jean l'Epervier assista en 1456 à la reconnaissance du corps de St Vincent Ferrier, mort et inhumé à Vannes en 1419. Nul doute que la cause de canonisation de ce saint était à l'étude en cour de Rome en ce début du XVe siècle, ce qui explique que l'on ait "reconnu" la dépouille mortelle du grand prédicateur dont le souvenir était encore tout frais dans les mémoires. On ne peut ériger sur un autel la statue d'un saint non encore canonisé. Il s'agit donc d'un autre Saint Vincent qui devait être le patron de Vincent Ferrier, espagnol, lui aussi, diacre martyrisé à Saragosse en l'an 304 par ordre de Datien, proconsul d'Espagne. Faute de pouvoir élever une statue à Vincent Ferrier non encore reconnu officiellement par l'Eglise, c'est à son saint patron que l'on a voulu rendre hommage. Curieusement, la dalmatique de ce diacre espagnol est semée d'hermines bretonnes. A cette époque on représentait les personnages des tableaux et statues sans tenir compte de la réalité historique des costumes, mais selon la mode du jour. Tout s'explique donc très logiquement et comme on a pu évoquer en pleine Bretagne un saint si éloigné dans l'espace et le temps. Celui qu'on voulait d'abord honorer, à travers son patron personnel, c'est Vincent Ferrier qui a tant fait en Bretagne, pour régénérer la foi chrétienne. C'est donc à juste titre que l'artiste verrier, auteur des vitraux modernes à fait figurer, à côté de l'écusson de Bretagne, celui d'un province espagnole.

Au-dessus de l'entrée unique de cette église, et sur le fond, côté nord, nous voyons des tribunes de bois sculpté et doré, toujours du XVIIIe siècle. Celle qui se trouve du côté nord devait servir de loggia aux évêques quand ils assistaient aux offices sans en être eux-mêmes les ministres. Ils devaient bien recevoir aussi des personnages importants qui se trouvaient ainsi à l'abri de la curiosité pendant les célébrations.

Face à l'autel, il y a également une vaste tribune qui servit peut-être à une chorale. Du fait que les évêques entretenaient une école, on peut logiquement supposer que les élèves animaient de leurs chants les offices religieux.

Les anciennes descriptions de 1688 parlent

d'un autel au-dessus de l'entrée avec sculpture et lambris. Les documents anciens permettent de comprendre que l'évêque pouvait accéder à sa chapelle sans sortir de son palais. Mais ces dernières sculptures ont disparu. Il ne semble pas que l'église de St-Malo de Beignon ait eu à souffrir comme celle de Beignon pendant la révolution; cela s'explique peut-être par le fait de son clergé (Recteur et Vicaire) avaient accepté de prêter le serment exigé par la constitution civile du clergé en 1790. A noter au passage que quatre prêtres seulement sur 57 du district de Floërmel (dont deux de St-Malo de Beignon) avaient accepté de se soumettre à la loi condamnée par le Vatican. Le recteur, l'abbé Maguet, très âgé, figure sur la liste des prêtres emprisonnés à Josselin en juillet 1794.

Dans le chœur, usé par le temps, on reconnaît les pierres tombales de Messire Guillaume Hamon, qui devait être chapelain et de trois évêques de St-Malo décédés dans leur manoir de St-Malo de Beignon et inhumés dans leur chapelle. Il s'agit de Monseigneur François Thomé, mort le 17 février 1591, de Monseigneur Jean du Bec, mort le 20 janvier 1610 qui demande que son cœur reste dans ce pays qu'il aimait tandis que son corps était transféré dans l'abbaye de Mortemer, de Monseigneur de Guémadeuc, la "linotte mitrée" selon les termes irrévérencieux de Madame de Sévigné, mort le 4 mai 1702.

On vient de remplacer les verres blancs des fenêtres par des vitraux d'inspiration moderne qui s'harmonisent parfaitement avec l'ensemble. Ils rappellent les liens qui unissent St-Malo de Beignon à St-Malo sur Mer. Cela évoque et justifie pleinement la représentation de bateaux marins dans un pays qui n'a jamais eu de contacts avec la mer.

Il y a quelques années, le cimetière était encore au milieu du bourg, contre l'église. Il a été déplacé, mais on a eu le bon goût de laisser à sa place le très beau calvaire qui veillait sur les morts depuis des siècles.

## LES CHAPELLES

Sur Beignon, il y avait jadis trois chapelles. Sur St-Malo de Beignon, une chapelle et sur l'ensemble du pays de Beignon de nombreux calvaires.

Les quatre chapelles ont été détruites par l'administration militaire; nous parlerons des calvaires dans un autre chapitre.

La destruction volontaire d'un objet, si modeste soit-il, qui appartient au patrimoine d'un peuple, quel que soit ce peuple, c'est du vandalisme. Cette faute est exactement la même, quelle soit le fait d'un État qui se prétend civilisateur du monde ou de jeunes bretons exaltés, indignés de savoir que Louis XIV a ruiné la Bretagne par Colbert interposé, que Bonaparte, devenu empereur, l'a saignée à blanc de sa plus belle jeunesse. Saboter Versailles, même si les tableaux des guerres de l'Empire ne valent pas grand chose, ou saboter le patrimoine de la Bretagne, c'est exactement la même chose... "Selon que vous serez puissants ou misérables les jugements de cour vous rendront blancs ou noirs."

La destruction systématique de quatre chapelles dans un seul pays, c'est un acte gratuit inqualifiable; sans parler des monuments mégalithiques, qui sont aussi des lieux de culte vénérables... S'il n'y avait que cela en Bretagne !

Revenons à nos chapelles, ou plutôt à leur souvenir.

On peut se demander pourquoi il y avait tant de chapelles disséminées sur une même commune en plus de l'église paroissiale. Cela est très compréhensible parce que les chemins étaient impraticables en hiver. Des vicaires résidaient à proximité de ces annexes de l'église mère ou s'y rendaient fréquemment pour que tous les fidèles puissent recevoir les sacrements et assister aux offices. Il arrivait même que ces délégués du recteur utilisent



14. - Camp de COËTQUIDAN. - Chapelle St-Méen (16<sup>e</sup> siècle)

leurs loisirs pour apprendre sur place aux enfants les rudiments de la lecture et de l'écriture.

La plus importante de toutes ces chapelles, au moins sur le plan spirituel, c'était Sainte-Reine, dite Sainte-Reine des Aulnays. Elle avait été réédifiée à l'emplacement d'un ancien oratoire du XVe siècle par les soins de Monseigneur de Guémadeuc et consacrée le 30 novembre 1695. "Elle fut fondée de 40 livres tournoi de rente le 17 avril 1764 par Messieurs Joseph, Pierre et Raoul Bécél, de Beignon." (Marquis de Bellevue : "Le camp de Coëtquidan, p. 21). Le pardon de Sainte-Reine se déroulait sur trois dimanches : un avant le 8 septembre, un après le 8, un le dimanche suivant. Le second dimanche était le plus suivi mais au troisième, il y avait peu de monde. Ces fêtes étaient d'autant plus animées que des forains venaient s'y installer. On y vendait naturellement galettes et sucisses. Le cidre valait trois sous le pot et la bolée un sou. Le grand dimanche on dansait la guedillée et la polka. Il y avait également à Sainte-Reine messe et vêpres un jour pendant les rogations. Souvent les conscrits de Beignon et de Porcaro s'y entraînaient à la bagarre. Ces fêtes traditionnelles furent maintenues jusqu'en 1912. Le dernier pèlerinage eut lieu le deuxième dimanche de cette année-là. Des anciens de Beignon en ont encore le souvenir en tête. La fête actuelle n'a plus l'éclat de jadis, mais il est bon d'en conserver fidèlement le souvenir, quitte à retrouver une formule plus attrayante qu'une banale kermesse, et plus proche des anciens usages, la bagarre exceptée.

Lorsque nous écoutons les sermons que nous apportent les prédicateurs à l'occasion du pardon, nous restons un peu sur notre faim. On évoque bien une jeune vierge martyrisée en 252 par un certain Olibrius. Elle fut déchirée par des crocs attachée avec une chaîne dans l'eau glacée, puis décapitée; ces supplices sont évoqués par la statue de bois qui se trouve maintenant dans l'église paroissiale. Cette statue mesure 1,35 m de haut et ne semble pas très ancienne. Il était intéressant de trouver davantage de précisions. Le résultat des recherches dépasse les espérances. Ils permettent de mieux savoir qui pourrait être en réalité cette sainte dont beaucoup de femmes en Bretagne portent le nom. Il ne s'agit manifestement pas d'une sainte née au pays comme sainte Onenne ou liée à la prédication

comme Armel le Gallois ou Vincent Ferrier l'Espagnol. Le nom même de Reine a une consonnance typiquement latine : "Regina".

C'est en réfléchissant à l'histoire de la Gaule que nous trouvons la bonne voie, mais cela nous ramène avant Jésus-Christ.

Vercingétorix, le héros gaulois qui a tenté de s'opposer à la barbarie avilissante de César a livré son suprême combat à Alésia. Nous avons appris à l'école que, pour sauver ses compagnons, il s'est livré au vainqueur avec une dignité qui en fait une des plus belles figures de l'histoire des pays celtiques. Cette ville d'Alésia, en Bourgogne s'appelle aujourd'hui "Alise Sainte-Reine". C'est le Père Curé de ce pays, l'abbé Jovignot qui a bien voulu éclairer notre chandelle avec des arguments irréfutables et combien émouvants.

Il existe près de Pontchâteau, en Loire-Atlantique, une paroisse Sainte-Reine. C'est un Seigneur de Pontchâteau qui fit construire une chapelle en ce lieu après un pèlerinage à Alésia. C'est lui qui apporta en Bretagne le culte de cette sainte; cela ne nous explique pas ses origines.

Certains historiens ont cru voir en elle l'évocation christianisée d'une divinité païenne "Rhiannon" (ce qui veut dire Reine en gaulois). C'était une déesse jument dont on a retrouvé une statue à Alésia. Les Romains, occupant la Gaule, lui ont imposé, comme tout colonisateur qui se respecte, la langue de leur pays, le latin. Donc la déesse Rhiannon serait devenue Reine, en latin, ou plutôt "Regina".

Mais il existe d'autres éléments d'appréciation qui permettent de chercher une autre source.

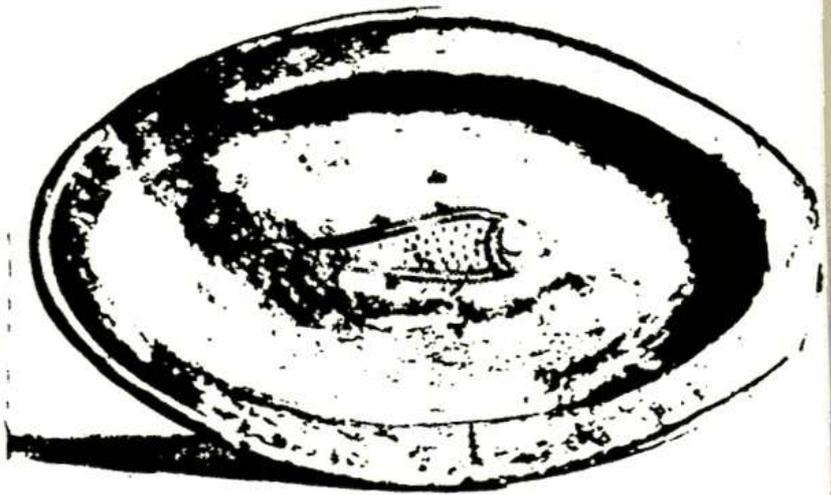
César, dans son récit sur la guerre des Gaules écrit, en racontant le siège d'Alésia : "On avait été forcé de construire le camp sur un terrain peu favorable et légèrement en pente. Il était occupé par les légats de Caius Antistius Réginus et Caius Caninius Rébilus, à la tête de deux légions." (Guerre des Gaules : VII, 83). L'un des officiers de César s'appelait donc Reginus, qui serait le masculin de "Regina" (Reine) alors que Roi se dit Rex en la-

ALISE SAINTE REINE  
( ALESIA )

Plat de communion ( IV<sup>e</sup> s.)  
marqué du signe du Poisson  
et du nom de Regina ( sur  
les bords )



Le théâtre d'Alise : On y  
joue , au début de Septem-  
bre , ( fête de Ste Reine )  
le " Mystère de Ste Reine "



tin, mais le féminin latin de Rex est bien Regina.

César explique aussi que Vercingétorix a renvoyé sa cavalerie avant le blocus complet de la ville. Pourquoi le chef Gaulois aurait-il renoncé délibérément à l'aide de ces combattants dans une situation critique ? Certains historiens pensent que, se sentant perdu, il ne voulait pas que les assiégés, tenaillés par la faim, soient tentés de manger du cheval animal sacré pour les gaulois. Il aurait préféré perdre un atout important plutôt que de risquer un sacrilège. Ce respect du cheval correspond bien au culte de Rhiannon.

Il est possible qu'une gauloise Rhiannon, devenu Reine en latin soit aussi devenue chrétienne à l'époque missionnaire de l'Eglise.

Les premiers chrétiens portaient le nom de leur naissance souvent païenne, des noms qui ont été ensuite christianisés par le martyre ou une vie exemplaire, et sont devenus des noms de saints.

Il est aussi possible, alors que la prise d'Alésia eut lieu un demi-siècle avant Jésus-Christ, que les Romains aient laissé des troupes, et certainement des descendants sur les lieux de leurs conquêtes. Rien d'extraordinaire que le nom de Reginus (Regina au féminin) ait pu se maintenir jusqu'au IIIe siècle, époque du martyre de Sainte Reine.

En tout état de cause, ce qui est certain c'est que, il y a quelques années, on a trouvé dans un puits, à Alise, un plat eucharistique orné du poisson, symbole chrétien à l'époque des persécutions. Ce plat date du IVe siècle; on peut lire sur ses rebords le mot Regina répété trois fois. Le symbole du poisson se retrouve aussi dans les catacombes et dans certaines décorations religieuses. La signification de ce signe qui servait de message secret entre les premiers chrétiens vient du Grec. Poisson, en grec, se dit ICTUS; ce sont les lettres de : Jésus -Christos -Theou -Uios -Sauter. Jésus Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

Le poisson a aussi une signification astrologique. L'ère du poisson a commencé avec le christianisme et se termine maintenant pour laisser la place à l'ère du verseau. Sans attacher grande importance

aux prophéties de voyantes, c'est un fait que l'astrologie est une science qui se perd dans la nuit des siècles. Son exploitation par des charlatans peut la rendre suspecte; c'était très certainement la science des Mages qui vinrent à la naissance de l'Enfant-Jésus. Cela renferme des mystères inaccessibles au commun des mortels.

Le nom de Reine est donc intimement lié à Alésia (que l'on appelle couramment aujourd'hui Saint-Reine) et au christianisme, que son origine soit gauloise ou romaine.



A BEIGNON, la Chapelle Sainte-Reine inaugurée le 30 novembre 1695 par Monseigneur de Guémadeuc, Evêque de Saint-Malo, fut le centre d'un pardon très connu dans la région. En l'expropriant en février 1880 pour l'extension du Camp de Coetquidan, l'armée s'était engagée à respecter la Chapelle et à y maintenir le Pèlerinage. Elle fut néanmoins rasée après les grandes expropriations de 1911 et 1912 (dernier pardon en 1912). La statue de Sainte-Reine est maintenant conservée dans l'Eglise paroissiale.

*La Chapelle Ste Reine*  
Beignon  
1919

L'autel de la chapelle Ste-Reine, inscrit à l'inventaire des monuments historiques, est conservé maintenant dans l'église paroissiale.

Si l'origine et l'existence même de certains saints reste parfois très suspecte (nombre d'entre eux ont été rayés du calendrier ces dernières années) on peut avec une quasi certitude affirmer que Sainte Reine a bien existé. Ce que l'on sait de son histoire est basé sur de sérieuses présomptions d'authenticité.

Le Seigneur de Pontchâteau qui en a introduit le culte en Bretagne était le fils d'un Lieutenant Général pour le Roi en Basse-Bretagne; il était parent de Richelieu. Il renonça à tous ses biens qui étaient considérables pour se consacrer à Dieu et devint jardinier de la célèbre abbaye janséniste de Port-Royal des Champs sous le nom de Maître Lemercier (Histoire de Bretagne par Durtelle de Saint Sauveur, p. 236).

Monseigneur de Guémadeuc, évêque de Saint-Malo, Fils du Gouverneur de Ploërmel s'appelait, comme le Seigneur de Pontchâteau, Sébastien. C'est lui qui inaugure l'ancienne chapelle Sainte-Reine. Y a-t-il là simple cō incidence ?

Quel beau jumelage entre la Bretagne et la Bourgogne, si amies à l'époque où elles luttèrent côte à côte pour leur indépendance contre la rapacité du Roi de France. En 52 avant Jésus-Christ, Vercingétorix, ultime défenseur de la grandeur celtique contre Rome appela les Gaulois à son secours. César raconte que 20 000 habitants "des peuples qui se donnent le nom d'Armoricains" ont volé au secours du chef gaulois, à Alésia. (Guerre des Gaules VII - 75)

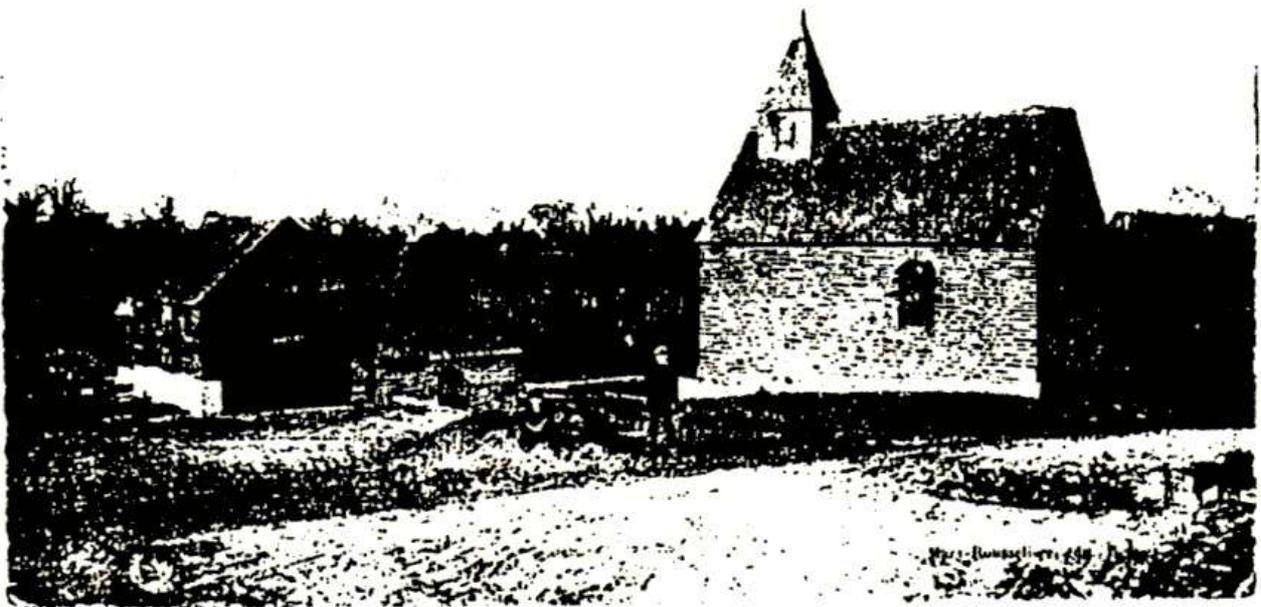
Au XVIIe siècle, c'est une petite bourguignonne, Reine d'Alise qui apporte son sourire et son courage devant la persécution à la fière nation bretonne, jalouse à la fois de sa liberté et de son Dieu.

Il ne reste plus aucune trace des chapelles St-Méen et St-Mathurin. La chapelle St-Méen se trouvait devant l'entrée de l'actuel dépôt de munitions. La chapelle St-Mathurin au bord de la route nationale vers Campénéac.

Quant à la chapelle St-Malo en Saint-Malo de Beignon, le Marquis de Bellevue écrit : "Cette chapelle est située dans la paroisse de Saint-Malo de Beignon, à environ 500 mètres au sud du bourg et

près de l'entrée du camp de Coëtquidan. La construction commença en 1609 et fut achevée en 1612, grâce à une somme de 500 écus laissée à cet effet par Monseigneur Jean du Bec, Evêque de Saint-Malo qui écrivait dans son testament, daté du 10 janvier 1610 "Je donne une somme de 500 écus pour faire et parachever la chapelle de St-Malo, située près de la fontaine qui descend en ce lieu pour y fonder des messes le mercredi et le samedi de chaque semaine. Cette chapelle, surmontée d'un très petit clocher était à peu près carrée"...

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-



La chapelle St Malo . XVII° s.

Détruite

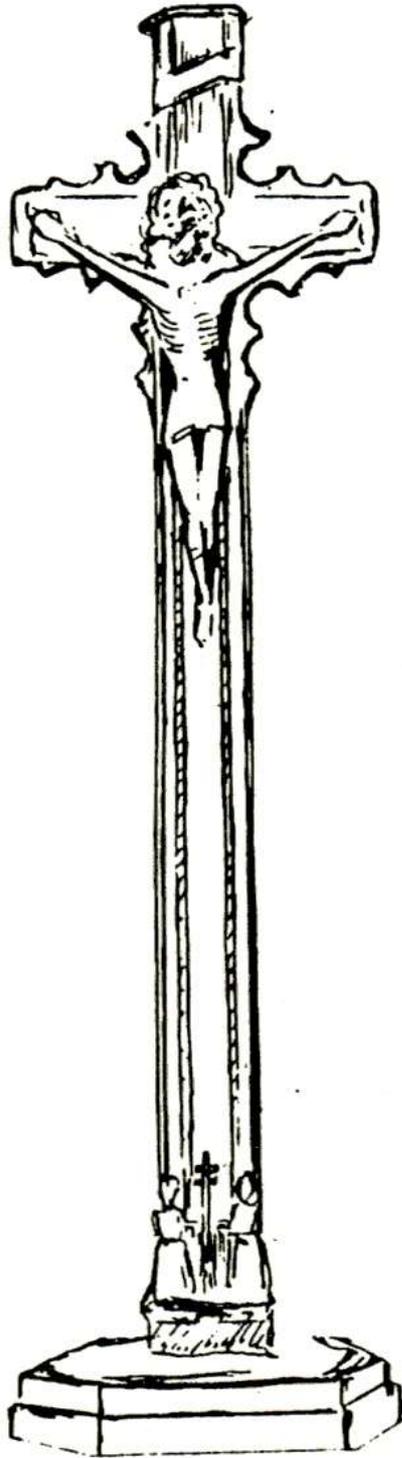
## LES CROIX ET CALVAIRES

En ce qui concerne les croix et calvaires du canton de Guer (et de Beignon entre autres), il convient de se référer à la recherche très approfondie de Monsieur Jean Blécon sur l'ensemble de ces monuments ("Mémoires de Bretagne" édité par la Société d'histoire et d'archéologie, Tome LVII 1980). C'est grâce à cette étude que nous pouvons dater approximativement la plupart de ces croix et faire un bilan de ce qui a disparu depuis l'occupation par le Camp de Coëtquidan (environ une vingtaine sur Beignon et St-Malo de Beignon). Il ne nous reste plus qu'à en faire la liste, à titre "d'appel des disparus" : -Treslan -Landelles -Ville Quinio -Ville Helle -Moulinet -Pelletière -Laiguillon -Hadié -Goupil -Chenaies -Epinay -Sainte-Reine (2) -Suzanne -Coutume -Roherman -Chapitre -Croix rompue -Croix aux Moines.

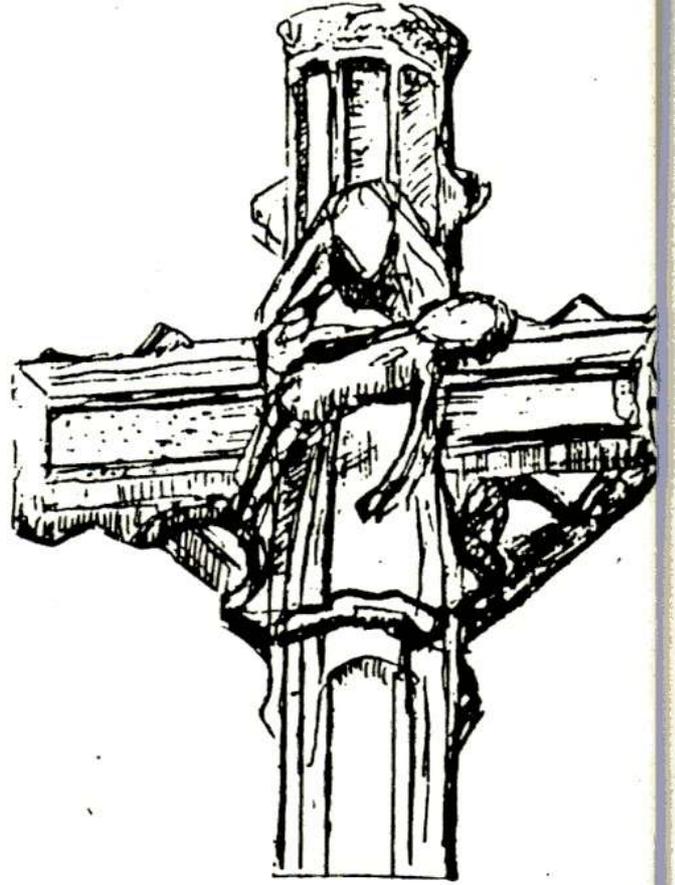
La croix de St-Méen, avec personnages, a été détruite, paraît-il, il y a une cinquantaine d'années par des étrangers au pays, probablement par sectarisme antireligieux. Certaines de ces croix ne sont peut-être pas perdues ou brisées. Quelques-unes ont été déplacées, sur le camp ou ailleurs; d'autres dorment peut-être encore dans la broussaille.

Néanmoins il nous reste, en dehors du camp plusieurs très belles croix. Nous avons déjà parlé de la croix sculptée qui se trouvait au milieu du cimetière de St-Malo de Beignon, et qui n'a pas changé de place. Elle date du XVIIe siècle.

Sur Beignon, il y a plusieurs croix difficilement datables. Ce sont souvent des plaques de schiste, d'un bloc, taillées assez sommairement; plus elles sont rustiques, plus elles sont anciennes; certaines peuvent remonter au XIe ou XIIe siècle. Laissons délibérément de côté deux calvaires de la fin du XIXe siècles, souvenirs de missions comme il s'en est beaucoup prêché à cette époque :



croix des Perrieres



Pieta



les donateu

celui qui se trouve devant la poste, au sud de l'église et celui qui se trouve près de la chapelle remplaçant Sainte-Reine, récente et sans valeur, au nord de la route nationale.

Revenons aux croix de Beignon :

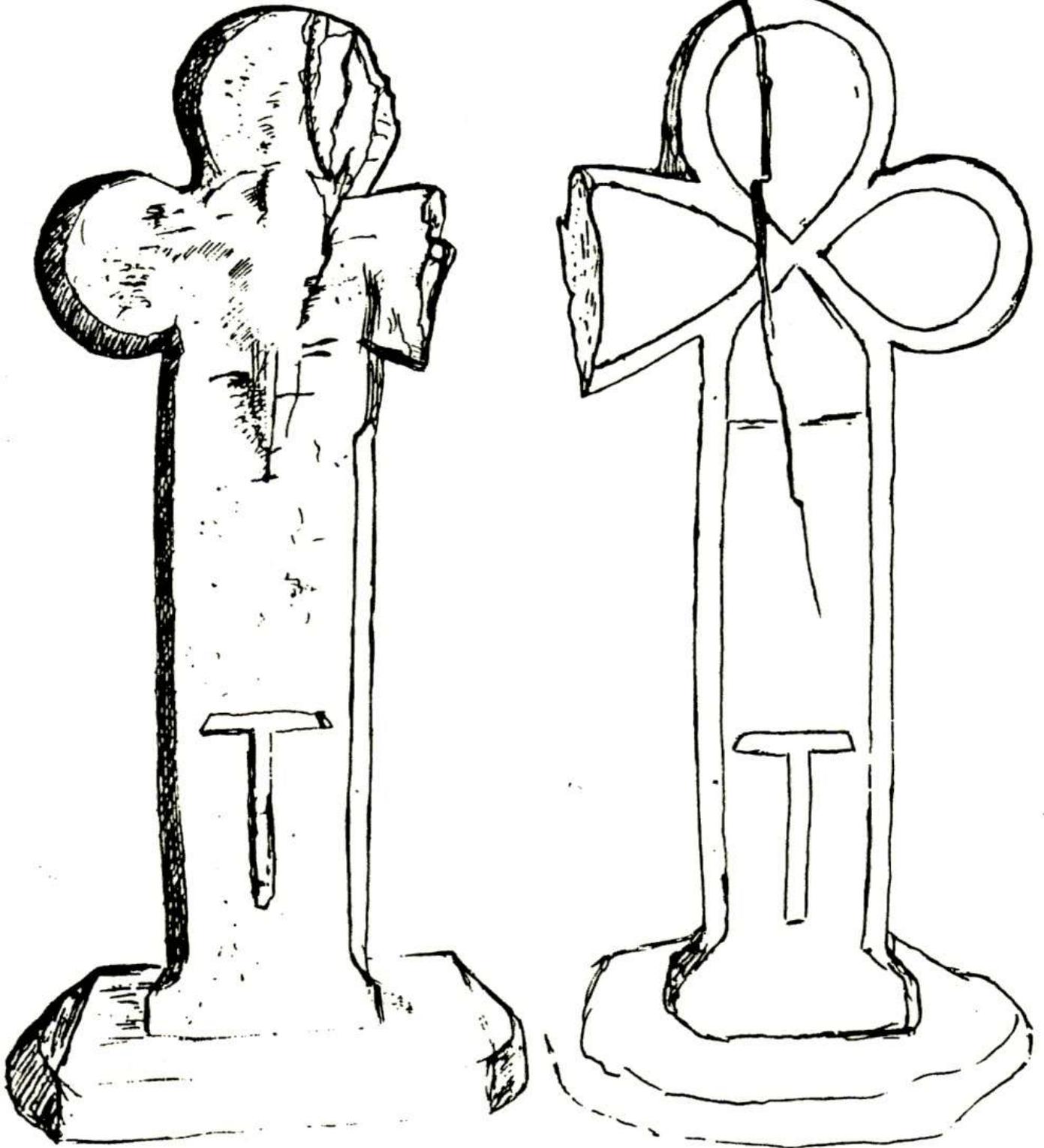
- 1) Dans le bourg, la croix dite des Peirières, au sud-ouest de l'église, à droite de la petite route qui mène à St-Malo de Beignon. C'est la seule croix ancienne sculptée qui nous reste à Beignon. Elle n'est pas exactement à son emplacement d'origine; elle a été déplacée d'une vingtaine de mètres. Elle est travaillée sur les deux faces, en granit, ce qui est exceptionnel dans notre pays. Elle comporte à sa base deux petits personnages agenouillés, qui représentent les donateurs. En bout des bras de la croix, des croix pattés pourraient faire penser à un hommage de chevalier de Malte. Elle date probablement du XVIIe siècle.

- 2) Au Plessis, c'est une dalle plate en schiste de forme trilobée. Elle porte en gravure un outil qui pourrait être la signature du sculpteur. Sous un certain éclairage, on peut y distinguer une silhouette du Christ. Malheureusement, elle a été encastree dans des plaques de béton, mais elle est intacte et pourrait fort bien être dégagée. Ceux qui la possèdent en ont le respect et c'est l'essentiel. Elle peut-être datée du XVIIe siècle.

- 3) Au Val es Lan, encore une pierre de schiste très haute, très élancée, qui a du être abîmée au cours des siècles. Elle peut dater des XIe -XIIe siècles.

- 4) A l'Aunay, c'est une longue pierre mince, hexagonale. Elle est fine et élégante, ornée de trois hermines de Bretagne accompagnées de la lettre V. C'est semble-t-il l'ancienne croix du cimetière. Logiquement, il aurait mieux valu la mettre à l'emplacement occupé par le grand Christ près de la poste. Elle aurait été moins dépaycée.

- 5) A la Lande, dominant les terrains de la vallée de la rivière de Beauvais, communément appelée l'Aff, c'est une croix de schiste qui a été apportée du camp de Coëtquidan avec l'autorisation



croix du Plessis

du Commandement des Ecoles. Elle porte des traces de balles; elle risquait d'être écrasée un jour par un char. Elle sert de chapelle en plein air. Des scouts routiers de Ploërmel, il y a une trentaine d'années ont dressé un autel devant elle avec trois gros blocs tirés du fond de la vallée, en forme de dolmen (Taol men en Breton signifie Table de pierre). On peut y célébrer les cultes, catholiques ou protestants dans un cadre silencieux propre à la prière et au recueillement. C'est le lien entre la vieille religion d'avant les Druides et la nouvelle foi chrétienne. Si les cultes sont différents, Dieu est le même pour tous. Il peut dater du XIIe siècle, environ; on peut le voir depuis le terrain communal ou demander à le voir dans la propriété "Yaouankiz".

- 6) A la Lande également, dans la propriété privée "Les Affolettes", une croix trilobée qui porte cinq trous symbolisant les cinq plaies du Christ. Cette croix, assez basse, a été trouvée dans les broussailles par l'ancien propriétaire. Elle date vraisemblablement du XVIe siècle.

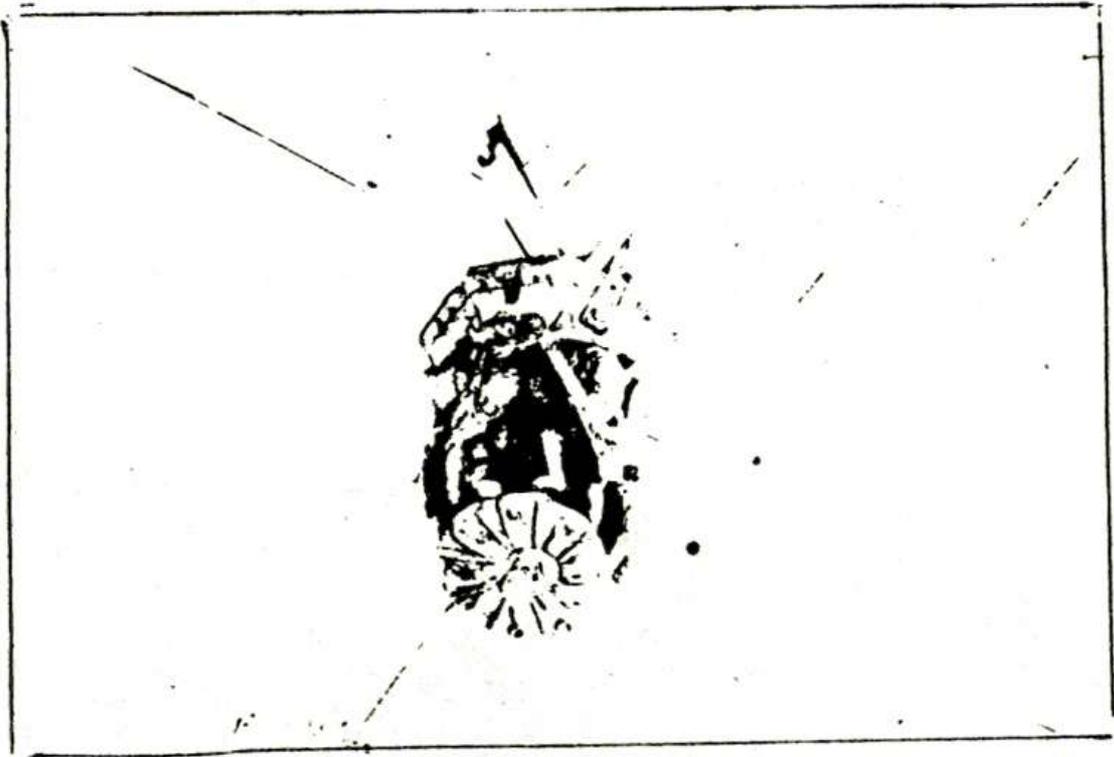
-o-o-o-o-o-o-o-



Croix ( XII° s. ? ) et autel ( 1951 ) à la Lande .

Tels sont les précieux souvenirs que l'on peut découvrir au pays de Beignon. Il est utile pour observer les sablières de l'église de prendre des jumelles.

La paroisse de Beignon possède également deux calices en argent et une croix processionnelle du XVII<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, il est impossible de les exposer en toute liberté. Ils sont en sûreté à l'abri des voleurs d'objets d'art qui malheureusement pillent trop souvent les chapelles et églises de Bretagne et d'ailleurs.



Lanterneau  
Eglise de Beignon